



HISTOIRE

NATURELLE

DE LA PROVINCE

DE LANGUEDOC.



CHAPITRE PREMIER.

DIOCESE

D'ALBI.

Lorsque nous parcourions, il y a deux ans, la partie du Diocèse de Narbonne, qui est située dans les montagnes des Corbières, nous étions effrayés des chemins & des précipices que nous y rencontrions

de temps en temps ; nous n'avions pas vu alors le Diocèse d'Alet. Ici, si on excepte la plaine située au pied des hautes montagnes du pays de Sault, le surplus du Diocèse n'est que roches & montagnes escarpées. Il est facile de conclure de là quelle doit être la situation des peuples qui les habitent. Ainsi à quelques forges près, dont il sera fait mention dans la suite, toute industrie est bannie de ce pays, & cela ne sauroit être autrement. Il n'y a pas un seul chemin de communication. On n'y trouve que des espèces de sentiers très-rapides, qui rendent tout transport, sinon impossible, du moins très-difficile : de là vient que ces peuples sont en quelque sorte affaîsés sous le poids d'une misère accablante ; & que loin d'être capables de penser à se dédommager par quelque travail industriel, de ce qui leur manque du côté des récoltes, ils n'ont pas même l'idée de tirer de leurs terres cultivables les produits dont elles seroient susceptibles. On ne recueille dans les environs d'Alet que quelques fruits & quelques vins ; le surplus est négligé. Nous avons cependant remarqué que les côteaoux des deux côtés de la rivière d'Aude, depuis Alet jusques au-

dessus d'Espérasa, sur la longueur de près de deux lieues, seroient très-propres à une plantation de mûriers qui y réussiroient très-bien, pour peu qu'ils fussent soignés. Et lorsque nous avons demandé pourquoi on n'en faisoit pas un essai, on nous a répondu tout naïvement, que ce travail étoit inconnu dans le pays : cela n'est pas surprenant. Un peuple qui gémit dans le besoin, tombe infailliblement dans cette nonchalance qu'on appelle paresse, & qui n'est au fond qu'une espèce d'inertie soutenue par le mal-aise, & dont on ne le tirera que par l'exemple d'un peuple voisin qui sait se procurer ses aisances par un travail bien dirigé. Si j'étois le maître, j'enverrois un nombre des infortunés qui nous occupent, à Valrogue en Cévènes, & à l'Argentière en Vivarais. Là, ils apprendroient à la fois, & l'art de tirer tout le parti possible des terres cultivables & celui de rendre fertiles les roches escarpées ; & en peu d'années, je ferois des environs d'Alet un pays d'aisance, tandis qu'il n'est qu'un pays de misère¹.

¹ Nous ne sommes pas le premier qui ait conçu cette idée de bienfaisance. M. l'Évêque d'Alet l'avait eue avant nous. Ce digne Prélat fit délibérer

On se plaignoit à Alet qu'on y voloit les récoltes. Grand Dieu ! Cela peut-il être autrement dans un pays où le peuple meurt de faim ? Sera-ce un particulier aisé qui ira voler un fruit sur un arbre, ou une gerbe dans un champ ? Non, sans doute ; c'est ce père infortuné, dont les enfans exténués & nombreux lui demandent du pain, le visage baigné de larmes, & qui n'en a pas pour leur en donner. Peut-on, sans injustice, confondre ces tendres pères au désespoir, avec ces scélérats que le libertinage ou un caractère féroce rendent le fléau du genre humain ? Ceux-ci méritent la mort ; les autres, sans approuver leur conduite, excitent la compassion des ames bien nées.

par l'Assiette de son Diocèse, de faire établir une pépinière de ces arbres à Limoux, et de les offrir *gratis* à ceux qui voudroient en planter. Le sieur Boerel fut chargé de cette commission, & la remplit parfaitement. Croiroit-on que partie de ces arbres qui étoient de la plus grande beauté, demeurèrent, et que personne n'en voulut faire usage ; tant il est vrai que lorsqu'un peuple est plongé dans une stupide ignorance, ce n'est pas une petite difficulté que de l'en tirer, & que ce n'est que par l'exemple qu'on y parvient.

Après tout, un peuple relativement à ses besoins, n'est que ce qu'on le fait ; & il ne sortira point de sa léthargie, si une main bienfaisante ne l'en tire : lui apprendre l'art de subsister, c'est, sans contredit, l'acte de bienfaisance qui honore le plus l'humanité, & malheureusement il est peu d'hommes assez éclairés pour remplir cette importante tâche.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, un peuple ne sauroit subsister sans émulation & sans industrie ; & la culture des terres n'en est pas moins susceptible, que les arts de toute espèce. Il y a plus, il en est de l'industrie (qu'on nous permette la comparaison) comme d'une maladie contagieuse ; elle se répand de proche en proche ; il ne s'agit que de la favoriser ; & nous avons la satisfaction de pouvoir dire hautement, que les soins que prennent les Illustres Seigneurs qui dirigent cette Province, pour l'inspirer à leurs Concitoyens, ne nous permettent pas de douter quelle n'y devienne enfin générale. Nous dirons seulement en passant, qu'en fait d'industrie rurale, la première de toutes les règles est de savoir assortir les semences & les plantations, à la nature du sol & à celle des climats. Toutes

les fois qu'on s'écartera de ce grand principe, on ne fera rien qui vaille. Nous tâcherons d'expliquer & de rendre sensible tout ce qu'on a écrit de mieux sur cette importante matière, dans le cinquième & dernier volume de cet Ouvrage. Nous nous contenterons, quant à présent, de suivre l'ordre de nos tournées & de nos observations, comme nous l'avons fait dans les volumes précédens.

Lorsqu'en partant de Limoux, nous approchâmes des gorges qu'on appelle le détroit d'Alet, nous apperçûmes cinq à six veines considérables de charbon de terre. On y apperçoit dans plusieurs endroits la houille ou terre noire qui couvre le charbon. Elles traversent la rivière d'Aude, & se prolongent fort loin dans les montagnes, de part & d'autre de cette rivière. L'exploitation de ces Mines dont la situation est très-favorable, pourra approvisionner de ce fossile tout le haut Languedoc, qui en manque absolument.

Tout le territoire de ces montagnes consiste en terres rouges ou ocreuses, qui annoncent le voisinage de ces charbons. On voit en montant le long de ces gorges, quelques vignobles à gauche, situés dans

des côteaux très-rapides, & qui ne peuvent qu'être souvent dégradés par les grandes averses auxquelles ce pays n'est que trop sujet. On ne connoît point ici ces murs pratiqués en emphithéâtre, qui soutiennent les terres, & qui sont la richesse des Cevènes & du Vivarais. Tout y est abandonné à la simple nature. Il en est de même des champs ou terres labourables qu'on voit à la droite en montant & à l'opposite des vignes.

Les vins d'Alet sont très-petits, mais agréables. Il s'en faut de beaucoup qu'on en recueille pour la consommation du pays, & on en fait venir beaucoup des pays-bas, ou de Quillan, où l'on connoît un peu mieux la culture des vignes. Il en est de même du froment & des seigles, qui y sont de peu de conséquence. Tous les environs d'Alet consistent en fruits & en jardinages qui approvisionnent les marchés de Limoux. La ville d'Alet n'est, à proprement parler, qu'un gros village composé de vieilles mesures ; on y voit peu de maisons passables. Il n'y a que le palais épiscopal, auquel le digne Prélat, (M. de la Cropte de Chanterac) qui est à la tête de ce Diocèse, fait faire beaucoup de réparations, bien

moins dans des vues d'embellissemens, que pour procurer du travail, & conséquemment du pain à son peuple. Nous sommes témoins que dans ces années de disette, ses revenus n'ont pas suffi, & que ses charités sont allées jusques à former des engagemens pour subvenir aux besoins de ses pauvres.

Immédiatement au sortir de la ville d'Alet, on trouve une source d'eau thermales, qu'on appelle les bains d'Alet. Ces eaux sont ferrugineuses & peu chaudes ; elles ne vont guères qu'au vingt-quatrième degré du thermomètre de Réaumur. Il n'est pas de notre ressort d'en détailler les propriétés, ni d'en apprécier le mérite.

À deux cens toises de cette source, en suivant la rivière, on a découvert, en faisant la grande route, deux à trois riches veines de mine de fer de très-bonne qualité. Le minéral est d'un rouge brun, & on y apperçoit le fer presque tout formé. Cette découverte, au surplus, n'est pas surprenante ; car tout ce pays abonde en charbon de terre ; & il est rare de ne pas trouver des mines de fer dans leur voisinage.

En montant la rivière d'Aude, depuis

Alet jusques au-dessus d'Espérasa, on parcourt un vallon des plus agréables. Les terres en général y sont excellentes ; mais très-mal cultivées. Nous y avons vu avec surprise plusieurs cantons négligés & en friche. Que dirons-nous ? Nous y avons vu des gros cantons de vignes qui ne demanderoient qu'un peu de soin, & dans lesquels on n'avoit pas même donné un coup de beche ; ce qui annonce à la fois, & la négligence, & le mal-aise des propriétaires. Ces pauvres gens, pour avoir quelques sous dont ils ont le plus pressant besoin, vont travailler à là journée chez leurs voisins, & négligent leurs propres fonds. C'est ainsi que d'un abyme on tombe dans un autre.

À peu de distance de Couisa, qui est le premier village qu'on trouve au-dessus d'Alet, nous y avons remarqué plusieurs veines de charbon de terre, très-bien caractérisées. Ces veines, ainsi que celles dont nous avons parlé ci-dessus, ont toutes une direction du levant au couchant, & inclinent toutes vers le nord.

On a commencé à planter quelques mûriers près le village de Couisa, qui sont de la plus grande beauté ; ce qui confirme l'idée que nous nous étions formée de la

qualité du territoire de ce vallon, & dont nous avons parlé ci-devant. Ces terres sont de couleur de brique, légèrement grasses, & d'un excellent produit ; elles continuent jusques au village de Campagne au-dessus d'Espérasa.

Immédiatement après avoir passé le pont de ce dernier village, on trouve encore deux à trois veines de charbon de terre, qui se prolongent dans les montagnes, de part & d'autre de la rivière ; elles ont la même direction que les précédentes ; mais elles paroissent s'incliner vers le midi : elles ont cela de particulier que leur toit ou les roches qui les couvrent, sont des gros bancs de roches de gyps ou plâtre ; ce que nous n'avions point encore vu nulle part. Ces carrières ou bancs de plâtre, se prolongent vers le petit village de Fa, où on les exploite, & dont on tire du plâtre de la plus grande beauté.

À une portée de fusil du village de Campagne, on trouve une forte source d'eaux thermales, semblables à celles d'Alet. Elles déposent un limon ochreux, & ont un goût ferrugineux très-caractérisé. Elles avoient une chaleur de vingt-quatre degrés au thermomètre de Réaumur ; mais

elles ont été altérées par les eaux d'un canal qu'on a pratiqué un peu au-dessus pour un moulin à scie ; ce qui les a réduites au seizième degré.

Ici la qualité du terroir change totalement ; ce ne sont plus que des terres grisâtres fort légères, & d'un modique produit. Il y a quelques prairies passables le long de la rivière & quelques cantons de vignes ; le surplus est en terres labourables. Les sommets de toutes ces montagnes sont couverts de bruyères, & ne servent que de pâturages.

À une lieue au-dessus du village de Campagne, on commence à apercevoir le vallon de Quillan, qui forme une perspective des plus riantes : c'est en quelque sorte un cul-de-sac, entouré de hautes montagnes ou roches escarpées. Ce vallon peut avoir une demi-lieue de diamètre, partie en plaine, partie en pente légère jusques au pied des roches. On y remarque quelques prairies & quelques terres labourables. Tout le surplus consiste en excellens vignobles garnis de figuiers. Il n'y a pas ici un pouce de terre qui soit négligé. Tout y est mis à profit. Les vins y sont excellens ; & on nous a assuré que les figes de cet endroit, sont

les meilleures de la Province. Ce canton est ce que nous avons vu de mieux dans le Diocèse d'Alet. La petite ville de Quillan est bien bâtie. On y fait un commerce considérable en bois de charpente & en planches de sapin, qu'on y amène des forêts immenses du pays de Sault dont nous parlerons bientôt. Nous avons remarqué dans cette petite ville un air d'aisance, que nous n'avons trouvé nulle part de ce Diocèse. Il y a, à un petit quart-d'heure de la ville, quatre sources bien singulières, à quelques toises de distance les unes des autres ; deux dont les eaux sont chaudes ou thermales, les eaux des deux autres sont glaciales. Les eaux chaudes sont au vingt-cinquième degré du thermomètre ; elles sont très-limpides ; elles ne déposent aucun sédiment, & n'ont absolument d'autre goût que l'eau ordinaire la plus pure ; elles sont même agréables à boire. On nous a assuré qu'elles sont admirables pour les douleurs internes, sur-tout pour les rhumatismes, & qu'elles sont très-favorables aux poitrinaires.

Les deux sources froides qui sont auprès, sont presque au terme de la glace, quoiqu'elles ne gèlent jamais. Il y en a une sur-tout, celle qui est le plus près des

sources chaudes dont les eaux sont dangereuses à boire parce qu'elles coagulent le sang, pour peu qu'il soit agité.

En montant la haute montagne, depuis Quillan jusques à Coudons, sur la hauteur du pays de Sault, nous avons remarqué plusieurs bancs de marbre noir veiné de blanc. Nous observerons ici, une fois pour toutes, que les hautes montagnes, tant du pays de Sault, que des Fenouillèdes, sont toutes composées de roches calcaires. Cette masse énorme de pierre à chaux, est assise sur un fond de schiste très-noir, plus ou moins pétrifié. On reconnoît que ce banc d'ardoise règne dans toute l'étendue de ce pays, parce qu'on l'apperçoit dans tous les endroits où les rivières ont détruit ou rongé les roches calcaires jusques à leur base. Nous avons remarqué que les montagnes des causses du Gévaudan & des Cevènes, qui sont également toutes calcaires, sont assises sur un banc de schiste noir, & dans quelques endroits sur des veines horizontales de charbon de terre. Nous avons observé la même chose au pied du Mont-Jurat, & le long de la Moselle dans l'Électorat de Trèves. Ce phénomène ne laisse aucun doute sur l'origine des pierres

calcaires. On voit évidemment qu'elles ne sont que des dépôts de coquillages & autres substances animales, plus ou moins dissoutes, & pétrifiées sur des vastes bancs de vase ou limons argilleux que les mers ont déposés, & qui, en se pétrifiant, ont formé ces bancs de schistes ou pierres ardoisées, que nous remarquons au-dessous des roches calcaires.

À un quart d'heure au-dessus de Coudons, on commence à voir les vastes & magnifiques forêts de sapins qui couvrent la plupart des hautes montagnes du pays de Sault. On entre ici dans une plaine magnifique entourée de ces montagnes. Cette plaine peut avoir trois lieues de longueur sur une lieue de largeur, plus ou moins. Elle consiste en prairies & en terres labourables d'un modique produit. Il n'y croît que du seigle & quelques légumes de très-bonne qualité.

Le sol de cette plaine est si élevé, qu'il n'y vient pas un seul arbre fruitier, pas même des hêtres ou des chênes ; cela n'empêche pas qu'il n'y ait plusieurs villages considérables, tels que Belvis, Beaucaire ou Belcaire, Roquefeuille, Espesel, & quelques autres dont nous parlerons ci-après. Tous

ces villages sont adossés au pied des montagnes & des forêts de sapins dont cette plaine est entourée.

Après avoir traversé la plaine, & en entrant dans les gorges de la rivière de Rebenti, on trouve les villages de Niort, Mérial & la Fajolle, tous trois situés le long de la rivière, au pied des roches & des précipices affreux qu'il faut traverser pour y parvenir. Tout ce qui peut être cultivé y est mis à profit ; mais il y a peu de terrain susceptible de culture : les côteaux y sont trop rapides & trop escarpés pour que les terres labourées s'y soutiennent. Nous ne comprenons pas même comment ces villages ne sont pas annuellement engloutis sous les valanches de neige dont ce pays est couvert une bonne partie de l'année ; & cela arriveroit infailliblement, si ces neiges n'étoient pas retenues par les sapins qui couvrent ces montagnes ; car il y en tombe annuellement quatre à cinq pieds de hauteur, & quelquefois jusques aux toits de leurs maisons.

Nous avons trouvé auprès de ces villages quatre scieries ou moulins à scie, où l'on débite annuellement en planches neuf cens cinquante pieds de sapins.

La scierie qui est auprès de Niort est à Sa Majesté, les trois autres appartiennent à M. l'Archevêque de Narbonne. Ces planches sont portées à dos de mulet jusques à Quillan, d'où elles descendent par l'Aude dans le bas Languedoc. Les pointes & autres abattis de ces arbres sont charbonnés & approvisionnent de charbon la forge de Merial, qui appartient à M. l'Archevêque.

Comme cette forge manque de mine de fer, & qu'on est obligé de la tirer, à grands frais, soit du pays de Foix, soit du Roussillon, & cela par des chemins affreux, nous avons fort à cœur de trouver de ce minéral dans les montagnes du voisinage, que nous parcourûmes à cet effet, & nous eûmes la satisfaction de ne pas y perdre nos peines. Nous trouvâmes à la montagne du col de Leou-David, plusieurs belles veines de Mine de fer dont cette montagne est pénétrée de toutes parts. Le minerai est de très-bonne qualité ; & ce qui est très-rare, c'est que les Forgerons de Merial l'estimèrent aussi bon que celui dont ils font usage. Cette montagne seule seroit en état de fournir de la Mine à plusieurs forges, & l'on peut aisément y faire deux voyages par jour de la forge de Merial, à la

montagne opposée à celle du col de Leou-David. Dans la forêt qui est au pied de l'étang de Rebenti, nous découvrîmes une Mine de fer d'une excellente qualité, sur laquelle nous aperçûmes les traces d'un travail très-vaste & fort ancien. Il ne nous fut pas difficile de reconnoître qu'on a exploité cette Mine pendant un grand nombre d'années. En effet, on nous dit à la Fajolle, village situé au pied de ces montagnes, qu'on savoit par tradition qu'il y avoit eu autre-fois une forge dans cet endroit, mais que c'étoit de temps immémorial ; & il est hors de doute, que le minéral qu'on y employoit, provenoit de la mine dont nous parlons. Le minéral de cette Mine est différent de celui du col de Leou-David ; & ces deux minéraux mêlés ensemble, dans des proportions convenables, donneront à coup sûr un fer excellent ; car il est de principe en minéralogie & sur-tout en fait de forges, qu'il est rare d'avoir du bon fer, si on n'y emploie pas deux espèces de minéraux parce que l'un corrige les défauts de l'autre.

Lorsque nous étions dans ces hautes montagnes, nous eûmes la curiosité de monter jusques à leur sommet, encore à

demi-couvert de neige, quoiqu'au mois de Juillet. Nous voyions alors à nos pieds la petite ville d'Ax à notre gauche, & Merial avec la plaine de Sault à droite. Nous eûmes alors occasion d'observer un phénomène dont le détail mérite ici sa place.

Il faisoit le plus beau temps du monde, quoique froid. Nous vîmes former tout-à-coup un nuage noir qui couvroit toute la plaine de Sault, & s'étendoit jusques à Merial, & vers le Diocèse de Mirepoix. Les Gardes des forêts qui nous accompagnoient, m'assurèrent qu'il y auroit un orage affreux, & craignoient pour les récoltes. Les nuées ne montèrent pas jusques à nous ; elles étoient à nos pieds. Le temps resta toujours parfaitement serein dans la région où nous nous trouvions. Peu de temps après nous vîmes les éclairs se succéder rapidement au travers des nuées noires qui étoient au-dessous de nous, & le bruit du tonnerre, répété par les échos des roches qui étoient à côté de nous, formoit un fracas épouvantable ; il n'y a point de batterie de canon qui fasse autant de bruit. Le temps redevint calme au bout d'une heure, & nous descendîmes ; car nous n'aurions osé le faire pendant ce tapage. Arrivez à Merial, je

demandai si on n'avoit pas été effrayé du tonnerre ; on nous répondit qu'il n'y avoit tonné que légèrement ; ce qui prouve sans réplique, que le son se propage toujours vers les endroits de moindre résistance ; c'est-à-dire, du côté où l'air est le moins dense, & qu'il parcourt bien plus de chemin, & se fait bien plus sentir dans un air pur & sec, qu'au travers d'un air épais & humide ; ce qui fait voir que lorsqu'il s'agit de mesurer la vîtesse du son, il faut toujours avoir égard à la température de l'air où l'on fait ces sortes d'observations ; & c'est pour cette raison que les instrumens de musique nous paroissent bien plus sonores dans un temps sec & se-rein, que d'ans un temps humide & pluvieux.

En parcourant ces hautes montagnes, nous découvrîmes une très-belle Mine de cuivre auprès du village de la Fajolle ; le filon passe à la tête du pont qui est à côté du moulin à scie, & se prolonge au travers des champs qui sont au-dessus du village, du côté du nord. Le minéral ne paroît point au jour ; mais pour peu qu'on creuse au-dessous de la roche blanche qui paroît le long des champs, on trouve de très-belle Mine de cuivre, de couleur de gorge de pigeon.

Nous avons remarqué des indices de pareilles Mines dans le vallon appelé le trou d'argent. En général, il ne manque pas de minéraux dans ces montagnes ; mais comme elles sont toutes couvertes de bois, il y en a peu qui paroissent au jour.

De Mérial, nous nous sommes rendus au village de Camurac, qui est le dernier, du Diocèse d'Alet du côté de Foix. Il y a ici un très-joli vallon qui renferme trois villages, Camurac, Comus & Montaulieu ; ce dernier est dans le pays de Foix. Le ruisseau qui coule au travers des excellentes prairies qui sont dans cet endroit, forme la source du Lers, & sépare la Province de Languedoc du pays de Foix. Les terres labourables y sont très-bonnes & bien tenues. Il y a ici beaucoup de bestiaux, sur-tout des bêtes à corne. Les récoltes y sont tardives ; mais elles étoient magnifiques lors de notre passage. On ne recueille ici que des foins, des bleds, & sur-tout des légumes ; car on ne doit pas s'attendre à aucune espèce de fruits dans ces hauteurs.

On nous avoit annoncé des Mines d'argent dans ces cantons ; mais ces Mines se trouvent vers le haut de la montagne Saint-Barthélemi, dans le pays de Foix, en

face du village de Comus, & conséquemment hors des limites de notre département.

Nous avons trouvé des Mines de fer dans le territoire de Camurac, un peu au-dessus du moulin à gauche, en remontant le ruisseau au pied de la forêt. Le Consul de Camurac, homme d'esprit, nous a paru fort empressé de cette Mine, & nous a assuré qu'il la feroit sonder, afin de procurer de l'occupation aux habitans dans le temps de la morte-saison.

En se repliant de Camurac vers la plaine de Sault, on trouve les gros villages de Belcaire ou Beaucaire, & celui de Roquefeuille : ils sont l'un & l'autre situés dans un vallon agréable, quoiqu'un peu étroit. Les terres labourables y sont très-bonnes pour le pays, & bien tenues ; les prairies y sont magnifiques. Nous y avons vu des foins immenses, & bien précieux dans un pays qui a beaucoup de bestiaux, & qui est six mois de l'année couvert de neige.

Nous sommes passés de là au village d'Espesel, situé dans la plaine de Sault. On nous y a fait voir des Mines de fer, sur lesquelles on a fait quelques tentatives qui n'ont pas eu de suite.

Nous dirons à cette occasion qu'il y a dans le pays de Sault, comme dans celui des Fenouillèdes, autant de Mines de fer, que dans le pays de Foix & dans le Roussillon ; mais il y a plusieurs raisons qui en ont toujours suspendu l'usage : en voici les principales.

Dans toutes les forges de ce pays, qui y sont nombreuses, on ne connoît que les Forgerons du pays de Foix. Ces gens ne viennent jamais s'établir sur une forge que par brigades assorties, c'est-à-dire, qu'il y a le Fondeur qu'ils appellent Foyer, le Marteleur, ses aides, & le Pileur de Mine. Ces brigades sont pour l'ordinaire composées de frères, de cousins ou autres parens ; & ces gens ne permettent jamais à un habitant du lieu de se mêler ou d'approcher de leur travail. On sent de là que ces gens, d'ailleurs très-rustiques, font la loi aux Maîtres des forges, qui ne sauroient reprendre quelqu'un d'eux de ses écarts, sans désobliger toute la brigade qui, au moindre mot, demande insolemment son congé, parce qu'elle sait bien qu'on ne le lui donnera pas ; car cela occasionneroit le chômage de la forge pendant toute une année. Ajoutons à cela qu'il s'en faut bien que

ces Forgerons aient ni l'adresse, ni les vues de nos Forgerons des Provinces septentrionales du Royaume, qui savent se retourner & tâtonner jusques à ce qu'ils aient atteint le point de perfection. Ceux du Comté de Foix au contraire ne connoissent que le minéral sur lequel ils ont fait leur apprentissage ; sortez-les de là, ils ne savent plus rien ; ce sont des vrais automates qu'on ne sauroit déranger de leur marche ordinaire sans tout gêner : si on veut leur représenter de s'y prendre différemment, ils vous ferment la bouche avec cette seule réponse : *d'in nostron pays fasen com'aco*, c'est-à-dire, c'est ainsi qu'on fait chez nous. Et c'est ainsi que le pays de Foix met à contribution toutes les forges du Languedoc. Présentez à ces gens un minéral différent, même meilleur que celui auquel ils sont accoutumés, ils vous diront tout net qu'il ne vaut rien, & qu'ils ne le travailleront pas : en sorte que cet abus subsistera tant qu'on ne formera pas des Forgerons du lieu même où sont les forges, & qu'on ne les accoutumera pas à traiter les Mines qui sont dans leur voisinage ; & ceci a encore ses difficultés : la première, c'est que de tout les pays que j'ai vus, je n'en connois point où, généralement parlant, le peuple soit

plus borné que dans les montagnes du haut Languedoc, qui confrontent aux Pyrénées. Leurs vues ne s'étendent pas au-delà des besoins de la nature toute brute. Ce sont les meilleures gens du monde ; mais cette espèce d'inertie leur fait contracter un air sombre qui frappe au premier coup-d'œil. Il s'agiroit de choisir parmi ces bonnes gens ceux qui paroissent plus capables d'émulation, pour en faire les ouvriers dont nous parlons. Il s'agiroit ensuite d'avoir quelques Forgerons instruits, & capables d'instruire ces élèves, & leur apprendre à connoître & traiter les différentes Mines qu'on leur présenteroit. Mais la difficulté que je regarde comme la plus difficile à vaincre, c'est que toutes ces forges appartiennent à des Seigneurs qui ne les font pas valoir par eux-mêmes ; ils les louent à des particuliers moyennant une rente annuelle. Or, pour parvenir au but que nous nous proposons, il faudroit faire certaines dépenses, & ces particuliers, plus occupés de leurs intérêts propres que de l'amélioration d'un bien qui ne les regarde qu'indirectement, ne se prêteront pas facilement, ni à ces dépenses, ni aux retards que ces expériences occasionneroient.

Nous avons proposé tout ceci ; on nous a répondu qu'il falloit laisser faire ces tentatives à d'autres ; que s'ils réussissoient, on seroit à temps de faire comme eux. Si tout le monde nous fait cette réponse, à moins d'un ordre supérieur, le mal est sans remède, & il faudra laisser couler l'eau, & lui laisser faire ses ravages.

Qu'on nous permette d'ajouter encore ici une seule réflexion ; après avoir comparé & examiné à fond cette matière, je trouve que, proportion gardée, à la quantité de fer qui en provient, il n'en coûte pas plus de charbon dans une forge à haut fourneau par la voie des gueules, que dans une forge catalane. Qui est-ce qui empêcheroit de substituer les hauts fourneaux aux fourneaux catalans ? On seroit alors tout-à-coup en état d'y traiter toutes sortes de minéraux ; car il ne seroit plus question alors que d'observer les proportions dans les mélanges. On nous dira sans doute que les Mines du Roussillon, du Comté de Foix, & des montagnes du haut Languedoc, ne sauroient être traitées par le haut fourneau. Je réponds que c'est un faux préjugé, soutenu par l'ignorance. Il est très-vrai que les Mines du Berry, de la Bourgogne & de la Franche-Comté, ne

sauroient être traitées aux fourneaux catalans. Ces sortes de Mines sont trop réfractaires & trop pauvres pour que le métal s'y sépare des scories ou laitiers ; mais il n'est pas moins vrai que les Mines blanches, noires & rouges, telles que celles du Roussillon & autres, peuvent très-bien être traitées par le haut fourneau. J'en appelle à l'expérience : qu'on examine les fontes qui proviennent du haut fourneau de Figuières en Catalogne, & l'on verra si l'on peut en obtenir de plus parfaites. On ne fond cependant dans ce haut fourneau, que des Mines de la nature de ces dernières. Revenons à nos tournées.

D'Espesel nous nous sommes rendus au village de Mazuby, où nous avons vu un banc de kaolin ou terre à foulon. Cette terre est très-blanche & très-savonneuse. De là, après avoir passé le Rebenti, nous sommes venus à Rodome & à Aunat. Il y a ici beaucoup de prairies, & des terres labourables sur un sol de terres noires, qu'on peut regarder comme une espèce de pozzolane noire, parce que tout ce vallon est rempli de laves : il y en a beaucoup de blanches parmi les noires, & le village de Rodome en est bâti. Toutes ces laves nous

ont paru provenir de deux volcans qu'il y a eu, dans des temps inconnus, au sommet des deux montagnes de Casels & de Serre-Meje, situées à l'opposite l'une de l'autre, des deux côtés de ce vallon.

D'Aunat, nous avons passé à la Befsède, pauvre village situé à l'extrémité des gorges & des précipices affreux qui vont aboutir à la rivière d'Aude vers le Clat, au bas du Donezan. Il y a auprès de ce village plusieurs filons de Mine de plomb. Ce minéral est de l'espèce de ceux qu'on connoît en Languedoc, sous le nom de vernis, & dont les Potiers font usage. Un peu au-dessus du village, nous avons aperçu plusieurs veines d'un très-beau plâtre, & auxquelles personnes n'a encore touché, & il y a tout auprès beaucoup de roches talqueuses. Nous sommes montés ensuite au col de la Dent, & delà au col de Nadius, d'où nous sommes descendus par une descente très-rapide de deux lieues de longueur, jusques à Axat sur la rivière d'Aude. On commence à voir ici quelques coins de vigne & quelques arbres fruitiers près le petit village d'Artigues ; mais le territoire y est très-schisteux, & conséquemment d'un modique produit.

Il y a à Axat une très-belle forge, un martinet & un moulin à scie. Ces usines sont les mieux construites de toutes celles que nous avons vues dans notre tournée ; elles appartiennent à M. le Marquis d'Axat, qui a, dans ces cantons, de très-beaux bois en hêtres, pins & sapins. Le territoire d'Axat est peu de chose ; il est renfermé des deux côtés entre deux montagnes fort hautes. De là nous avons monté à Pradelles par un vallon qui va en s'élargissant jusques à ce dernier village ; les bas-fonds y sont assez bien cultivés ; tout le reste des deux côtés des montagnes, est en bois ou en friche.

Le village de Pradelles, on plutôt la rivière de Boulzane qui passe au pied, sépare le pays de Sault de celui des Fenouillèdes. Ici finissent les magnifiques forêts dont nous avons parlé, & dont on ne doit la conservation qu'aux défenses rigoureuses d'en laisser approcher aucune espèce de bétail. On ne permet pas même aux Muletiers qui vont chercher les charbons, d'y laisser paître leurs mulets ; & ces forêts seront toujours aussi peuplées qu'elles le sont, de magnifiques sapins, tant qu'on aura les mêmes précautions, & qu'on suivra la méthode judicieuse dont on les exploite.

Comme les sapins emploient soixante-dix à quatre-vingt ans à acquérir leur hauteur & leur grosseur ordinaire, on ne coupe jamais que ceux qui ont acquis cet âge, à moins que ce ne soit quelques pieds défectueux ou abattus par les vents. Il est même permis aux habitans de prendre ces derniers lorsqu'ils sont secs, parce qu'ils sont censés bois morts.

Au lieu d'exploiter ces bois par coupes réglées, comme les forêts de chêne & de hêtre, on choisit les arbres qui ont acquis leur maturité par-tout où ils se trouvent dans la forêt, & on les marque ; il est alors permis à l'acquéreur de les abattre. On prend dans l'arbre tout ce qui est propre à être mis en bois de charpente ou en planches ; le surplus, c'est-à-dire, les cimes & les branchages, sont coupés de trois à quatre pieds de longueur, dont on fait des petites meules ou fourneaux de charbon de huit à dix charges de mulet. Lorsqu'il y a deux de ces arbres voisins, on ne fait qu'une charbonnière pour les deux, & le charbon est transporté dans les forges. Il est bon d'observer ici que ces charbonnages n'ont lieu que dans les forêts des particuliers qui ont des forges ; car dans les forêts du Roi, il est défendu, sous des peines rigoureuses, d'y

allumer aucun feu : ici ces abattis sont vendus pour d'autres menus usages. En coupant ainsi ces arbres par choix, il en pousse de jeunes à leur place, & la forêt se trouve toujours également peuplée, outre que par-là on donne de l'air aux jeunes arbres voisins qui n'en poussent que mieux. On réussiroit bien mieux encore, si on faisoit ici usage d'une méthode que j'ai vu pratiquer dans les Alpes. Il en est des sapins comme des mélèzes : dès qu'on a coupé l'arbre, on arrache la souche qui donne encore beaucoup de charbon ou d'autre bois, & l'on est assuré que dès l'année d'après, on voit pousser à l'endroit où l'on a arraché la souche, & où la terre a été remuée, plusieurs jeunes pieds d'une très belle venue. Parmi ces jeunes pieds, il y en a toujours deux ou trois plus forts que les autres. Ces derniers périssent ordinairement, & les plus forts poussent avec beaucoup plus de force, que ceux qui naissent au hasard : on a toujours par-là au moins deux pieds d'arbre à la place de celui qu'un a coupé ; car les sapins peuvent être très-près les uns des autres sans se nuire ; ils n'en sont que mieux, parce qu'alors ils résistent d'avantage à la force des vents, souvent impétueux dans ces montagnes. De cette manière, ces forêts, loin de s'éclaircir &

de diminuer par la coupe des vieux arbres, n'en deviennent que plus peuplées par ceux qui croissent à leur place.

Il faut cependant convenir que cette méthode ne peut avoir lieu que dans les forets de sapins & de mélèzes, parce que leurs branchages menus & plians, ne font point de tort, lorsque l'arbre tombe, aux jeunes arbres voisins, au lieu que dans les forets de hêtre & de chêne, les grosses branches que ces arbres poussent, abattroient en tombant toutes les jeunes revenues qui se trouveroient auprès ; ce qui détruiroit infailliblement ces espèces de forêts ; & c'est pour cette raison qu'on les exploite par coupes réglées.

En montant de Pradelles à Salvesines on trouve d'abord le village & le petit vallon de Puy-Laurent qui est très-bien cultivé. C'est une espèce de cul-de-sac, entouré de hautes roches, la plupart à pic : il y a quelques vignobles, de très-jolies prairies, & d'assez bonnes terres labourables. À environ cent toises au-dessus de l'Eglise paroissiale de ce village, nous avons remarqué au bord de la rivière, une veine considérable de Mine de fer, à laquelle on n'a point touché.

Pour passer de cet endroit à Salvesines, on est obligé de franchir un passage affreux au travers des roches escarpées d'une hauteur prodigieuse, & qui menacent à chaque instant de s'écrouler.

Le village de Salvesines nous a paru fort pauvre : on y a mis à profit tout ce qui est susceptible de culture ; mais il y a peu de terrain propre à ce travail. Il n'y a point ici de plaine ; les côteaux, fort rapides, s'étendent jusques à la rivière de Boussane, qui passe au pied du village.

Il y a à Salvesines nombre de Mines de cuivre : nous n'en avons vu que trois ; savoir, celle qui est près du ruisseau qui descend au milieu du village, à laquelle feu MM. Privat & Blumestein on fait travailler pendant quelques années, une autre qui est à droite en montant à Gincla, & une troisième à gauche de ce même chemin, récemment découverte en cherchant des Mines de fer. Toutes ces Mines sont la plupart du genre des malachites ou terres vertes, & sont très-bonnes.

On nous avoit annoncé dans ces cantons une Mine d'or, & on nous y conduisit. Nous avouons ingénument que nous ne pouvons décider si ce mineral renferme de l'or, parce

qu'au moment où nous écrivons ceci, nous ne sommes point à portée d'en faire des essais : nous en rendrons compte dans un autre temps. Ce minéral est une pyrite très-ferrugineuse, parsemée de quelques pailletes ou points brillans d'un jaune pâle ; elle ressemble parfaitement à la Mine d'or de la vallée d'Aoste en Savoie. Cette Mine est située au bas du col *del Blau*, à une demi-heure en montant par Salvesines, en face du mas *dels Counils*. La veine paroît au jour d'environ six pouces de largeur ; sa surface ressemble à une Mine de fer. Elle se dirige vers le sud-ouest : on y a travaillé anciennement ; mais l'ouverture est entièrement comblée. Nous avons remarqué autour de cette ouverture quantité de débris de creusets moyens. Il ne nous a pas été possible de distinguer dans ces débris aucun reste de matière fondue. Il paroît même que ce qu'on y a fondu étoit très-fluide ; car ils sont simplement vernis en dedans d'un vernis lisse & noir ; ce qui fait voir qu'on y employoit un flux quelconque.

Nous nous sommes rendus de cet endroit à Gincla, village situé à une petite lieue au-dessus de Salvesines. Il y a ici un martinet & deux forges presqu'attachées

l'une à l'autre, & très-bien construites : elles étoient en plein exercice, lorsque nous y passâmes. On voit autour de ce village quelques cantons de pré sur les bords de la rivière, & des terres labourables qui seroient passables, si elles étoient moins rapides.

De là nous sommes montés à Monfort, village situé à l'extrémité du Diocèse d'Alet, à peu de distance d'Escouloubre & de Roquefort. Il y a encore ici une forge en plein exercice. Toutes ces forges sont entretenues de charbon par les forêts des particuliers à qui ces forges appartiennent. Il n'y a que celles de Gincla à qui Sa Majesté accorde quelques bois de hêtre, pris dans les bois qui sont aux environs, & qui consistent en partie en bois de hêtre, le surplus en sapins. Il y a près de Monfort une bonne Mine de fer, mais dont on ne fait que peu d'usage, parce que, comme nous l'avons observé, les forgerons ont leurs raisons pour la rebuter.

En descendant de ces gorges, on trouve l'agréable vallon qu'on appelle la plaine des Fenouillèdes : il s'étend depuis Pradelles jusques à Saint-Paul, sur la longueur de plus de trois lieues : le sol qui

forme la plaine de ce vallon est presque entièrement de schiste, ou des terres noires schisteuses ; c'est ce même banc dont nous parlions plus haut, & sur lequel toutes ces montagnes de roches calcaires sont assises. Il y a nombre d'endroits où ces schistes, corrigés par la culture, forment d'excellentes terres labourables. Les environs de Caudiez & de Saint-Paul sont très-bien cultivés ; il y a même beaucoup de vignobles passables ; ce qui n'empêche pas que près des trois quarts de ce territoire n'y soient en friche.

Les montagnes qui bordent au nord au midi ce beau vallon, sont couvertes de bruyères, & on n'y remarque pas un seul arbre de mise. Ces montagnes étoient ci-devant couvertes de chèvres qui en ont détruit tous les bois ; mais depuis quelques années elles y sont rigoureusement défendues. Il seroit bien facile de rendre ce pays riche & abondant, en y plantant, des forêts de châtaigniers qui y réussiroient parfaitement, parce que ces arbres aiment les terres schisteuses, & que la hauteur du climat y seroit très-propre. Ces sortes de forêts seroient dans ce pays la plus grande partie de la subsistance du peuple qui n'y est pas à son

aise. On a planté depuis peu quelques uns de ces arbres auprès de Caudiez, qui sont très-beaux & vigoureux.

Nous avons vu à peu de distance de Saint-Paul, près du pont de Lafont, une très-belle source d'eaux thermales : elles sortent au pied d'un rocher escarpé, & prodigieusement élevé ; elles nous ont paru au quarantième degré de chaleur du thermomètre de Réaumur. Ces eaux ne déposent aucun sédiment, & laissent sur la langue un léger degré d'acidité, à peine perceptible. Il y a ici un petit bain taillé dans le roc, qui peut avoir deux toises de longueur sur huit à neuf pieds de largeur, dans lequel on descend par trois marches qui sont sous l'eau : on a fait sur ce bain un petit bâtiment voûté qui est fort négligé.

On exploite à l'Esquerde & à Rafiguières, villages situés vers les confins du Diocèse d'Alet, d'excellentes carrières de plâtre, dont la plus grande partie passe en Roussillon, sur-tout à Perpignan,

En quittant le pays des Fenouillèdes, nous nous sommes rendus, par le col Saint-Louis, au village de Bugarach. En sortant des gorges du col, on apperçoit le village de Saint-Louis, situé dans un vallon assez

agréable, mais très pierreux : on y voit quelques prairies & quelques terres labourables d'un modique produit. De cet endroit, nous avons passé au petit village de Parahou. Ce village possède de très-beaux pâturages, & les terres labourables y sont passables. Nous sommes ensuite descendus par un espèce de sentier fort pierreux, au pied de la haute roche, appelée le puech ou pic de Bugarach.

Le village de Bugarach est considérable. Il est situé dans un vallon fort ouvert & très-agréable à la vue, quoique entouré de hautes montagnes : il est seulement fâcheux qu'on ne puisse y aborder ni en sortir, sans être obligé de passer par des précipices & des chemins effroyables. Il y a de très-bonnes terres labourables, & d'assez bonnes prairies. Le terroir en général y est calcaire & pierreux ; il y a cependant beaucoup de cantons schisteux. Les amateurs de coquillages pétrifiés y feroient une ample moisson : il y en a de bien des espèces, surtout des oursins, des turbinites de bien de sortes, des cornes d'Ammon, des bivalves, &c. Tous ces Litophites sont enterrés sur la surface du schiste, immédiatement au-dessous des roches calcaires.

On nous demandera ici pourquoi ces coquillages se conservent mieux dans les bancs ou couches de schiste, que dans les calcaires où ils sont la plupart dissous, & où ils forment ces bancs de roches plus ou moins compactes, & souvent des couches de marbre de la plus grande dureté ? Je réponds à cela, que les parties salines & onctueuses qui se trouvent dans les coquillages isolés, concourent à leur dissolution, & que plus cette dissolution est parfaite, plus les roches qui en résultent sont dures & homogènes ; au lieu que les schistes ne sont que des limons, des vases & des argiles pétrifiés. Toutes ces substances ne sont pas susceptibles de dissolution, comme les coquillages, ni du même degré de pétrification ; aussi voyons-nous que les schistes n'acquièrent jamais le même degré de dureté que les roches calcaires. Il faut bien distinguer ici certains grés qui paroissent feuilletés, & qui acquièrent, en se pétrifiant, la dureté & les autres qualités du porphyre. Ces dernières pierres ont une origine bien différente : elles ne renferment ni limons, ni terres argileuses ; ce ne sont que des sables très-purs, plus ou moins fins, qui acquièrent ce degré de pétrification & de dureté par une coction

particulière, sur-tout lorsqu'ils sont pénétrés par un acide ferrugineux. Revenons à Bugarach.

Il y a quelques années qu'on fabriquoit dans ce village quantité de petits ouvrages de jais ou jayet, qui faisoient l'aisance des habitans ; mais l'usage & le débit de cette marchandise est entièrement anéanti, & cette fabrique est tombée.

Les Mines de ce fossile ne sont point à Bugarach ; elles en sont à près de deux lieues de distance en descendant la rivière, entre la Bralasse & les bains de Rennes : nous en parlerons dans le moment.

Il y a au lieu appelé les Capitaires, à demi-lieue du village, vers le sud à gauche du Pic, de très-bonnes Mines de plomb. Nous avons également trouvé près du moulin, à un quart-d'heure au-dessous du village, des Mines de fer de la première qualité ; il est fâcheux quelles soient inconnues, parce qu'elles sont abondantes, & beaucoup plus à portée des forges du Diocèse, que celles de Foix & du Roussillon.

En descendant de Bugarach aux Bains de Rennes, nous avons examiné les Mines de jayet, sur lesquelles il y a eu des travaux

considérables. Ce minéral n'est autre chose qu'une espèce de charbon de terre, ou, si l'on veut, de bitume durci, d'une couleur très-noire, qui prend un beau poli : il y en a ici deux à trois veines considérables ; il s'y rencontre d'assez jolis morceaux de karabé ou succin, que les habitans du pays prennent pour de l'ambre.

Ce qu'on appelle les Bains de Rennes n'est qu'un petit village dont les maisons adossées au rocher, bordent la petite rivière de Sals. Il y a ici trois sources principales qui ont différens degrés de chaleur : celle qu'on appelle les Bains chauds, est au soixantième degré de chaleur au thermomètre de Réaumur : les eaux de cette source ne servent guères que pour les douches, parce que leur chaleur ne permet pas de résister long-temps dans ce bain.

La source appelée les Bains de la Reine, est au trente-sixième degré de chaleur. Il y a ici un bain de deux toises de longueur sur environ huit pieds de largeur, entouré d'une mauvaise baraque de planches, où il n'y a pas la moindre commodité.

La troisième source, connue sous le nom de Bains moyens ou Bains doux, est au trente-deuxième degré de chaleur : ceux-ci

sont les plus fréquentés. Il y a un bain pour les hommes & un pour les femmes dans un bâtiment assez propre : on y entre par un vestibule qui aboutit à deux petites chambres, une pour chaque bain. Ce que j'y ai remarqué de peu propre & même de très dangereux, c'est que les eaux de ces bains sont communes & se communiquent. Je ne vois rien en effet de si mal-sain, ni de plus mal-propre, que de voir plusieurs personnes affectées de différentes maladies, se baigner à la fois dans une même eau.

Ne seroit-il pas de la sagesse du Gouvernement, d'obliger les propriétaires des bains du Royaume, ordinairement très-lucratifs, d'y établir le même ordre & la même police, que j'ai vu pratiquer aux bains d'Aix-la-Chapelle. Ici chaque bain est séparé, & n'est que pour une seule personne. Il reçoit l'eau par un robinet qui aboutit au conduit commun de la source ; on peut même, en se baignant, renouveler cette eau ; ce qui ne contribue pas peu à l'efficacité & aux bons effets de ces bains.

Dès qu'un malade a pris son bain, on le vide par un robinet qui est au bas, & on y fait tomber de l'eau commune qui vient d'un autre conduit, & avec laquelle on le

netoie proprement ; & pour lors le bain est prêt à recevoir un autre malade qui s'y baigne à son tour.

Il y a même dans cette ville de ces sortes de bains chez des particuliers, que des gens de distinction louent pour eux seuls, & où personne autre ne se baigne pendant leur séjour. C'est ainsi qu'on peut obtenir de ces sortes de remèdes, tous les bons effets qu'on peut naturellement en espérer. Qui est-ce qui empêcheroit qu'on en fit autant chez nous ?

Au surplus, les eaux thermales de Rennes ne déposent aucun sédiment ; ce qui caractérise leur bonté. Il y a à un petit quart d'heure au-dessous des bains une source qui n'est que tiède & dont on boit : cette eau est laxative & on l'estime fort salutaire.

Un peu au-dessus des Bains, il y a une source très-savonneuse : on y blanchit le linge ; mais on n'a point su nous en dire les autres propriétés.

Au-dessus du village des Bains, on trouve à mi-côte le village de Mont-Ferrant. Il y a ici un petit vallon très-bien cultivé : il consiste en vignobles, en arbres fruitiers, & quelques terres labourables.

Il y a eu près de cet endroit des travaux considérables sur des Mines de cuivre, de plomb & d'argent, sur-tout aux montagnes de Cardou & de Roquenère ; mais tous ces travaux sont comblés, & ce n'est que par quelques vieux débris que nous avons pu distinguer la qualité des Mines qu'on y exploitoit. Il en est de même de la Mine d'or & d'argent qu'on nous dit avoir été exploitée à la montagne de Blanchefort, à un bon quart de lieue au-dessous des Bains.

Le vallon depuis les Bains jusques à Arques, quoiqu'étroit & rapide, est couvert de vignobles jusques au pied des roches escarpées. Le territoire change du côté de Peyrolles ; ce ne sont plus que des sables & autres mauvaises terres, où l'on remarque plusieurs indices & veines de charbon de terre, qui sont les mêmes que celles qui aboutissent à Couisa, dont nous avons parlé précédemment.

Delà nous sommes revenus à Alet, où nous avons terminé la tournée de ce Diocèse. Nous ajouterons ici quelques remarques générales, que nous avons faites en le parcourant. Ce pays, tout hérissé de montagnes, la plupart escarpées, ne produit point assez pour la subsistance des

habitans, & pour les mettre en état de payer leurs impositions. Il est donc de la sagesse du Gouvernement d'y suppléer par l'encouragement du commerce & de l'industrie, & l'on ne sauroit y parvenir que par des chemins de communication ; car il n'y en a qu'un seul qui n'est pas même fini, c'est celui d'Alet à Caudiès par Quillan, qui communique au Roussillon. Il en faudroit deux autres qui ne sont pas considérables ; savoir, un depuis Couisa jusques aux Bains de Rennes, qui fût prolongé par Bugarach, & qui allât joindre le premier au col Saint-Louis. Ce chemin faciliteroit la communication aux Corbières qui abondent en bled : le second depuis Caudiès jusques à Camurac, pour communiquer au pays de Sault & de Foix. Si à cela on ajoutoit un bout de chemin le long de la montée, depuis Quillan jusques à Coudons, ce Diocèse nous paroîtroit très-bien percé, & pourroit jouir du commerce du Roussillon, du pays de Foix, & des plaines du Languedoc. Quant à l'industrie rurale, il seroit de la plus grande conséquence d'ordonner des plantations de mûriers partout où le sol & le climat le permettent, & de semer des forêts de châtaigniers dans les

endroits incultes & plus élevés, tels que les environs de Bugarach, & sur-tout aux côteaux des Fenouillèdes, depuis Pradelles jusques à Saint-Paul. Ces arbres exigent peu de soin, & sont du plus grand secours pour la subsistance du peuple : ils ont même la propriété de ne pas nuire aux pâturages, lorsqu'ils ont acquis une certaine hauteur. Mais pour y réussir il faut absolument des ordres ; car si on s'en tient aux conseils, on peut être assuré qu'ils resteront sans effet ; un peuple plongé dans l'inertie, ne porte point ses vues jusques à ses véritables intérêts. Nous soumettons au surplus toutes ces réflexions à des personnes plus éclairées que nous, bien persuadés qu'elles en porteront le même jugement.

